



<http://cinemateur01.com>

Cinémateur

Fiche n° 1637

TITRE du film : **Daphné**

Date de sortie : 2 mai 2018

Nationalité britannique

Durée du film : 1h 53min

Du 27/06 au 03/07/2018



Daphné

Peter Mackie Burns

Synopsis :

La vie de Daphné est un véritable tourbillon. Aux folles journées dans le restaurant londonien où elle travaille succèdent des nuits enivrées dans des bras inconnus. Elle est spirituelle, aime faire la fête mais sous sa personnalité à l'humour acerbé et misanthrope Daphné n'est pas heureuse. Lorsqu'elle assiste à un violent braquage sa carapace commence à se briser...

Dans un Londres filmé comme Manhattan, un beau portrait de femme à la dérive sous influence cassavétienne.

Un petit film très sensible dans sa façon de capter la réalité, qui trouve la note juste et originale, à l'image de l'interprétation de son héroïne, dont la rousseur et l'humour sont irrésistiblement anglais.

Cette jeune femme serait sans doute très irritante si elle n'était filmée avec tant de tact par un cinéaste qui, ne renchérissant jamais sur ses excès, sait la regarder, et donc nous la donner à voir, avec une attention et une douceur qu'elle se refuse à elle-même.

Premier long métrage réussi d'un réalisateur anglais, Peter Mackie Burns, qui dessine un portrait psychologique tout en finesse dans le monde contemporain.



Daphne peut agacer, mais elle est drôle, lit des livres, émaille de citations et de mots d'esprit sa distance cynique. « Quelle différence entre le cynisme et le cynisme névrotique ? » s'amuse-t-elle à interroger. La question telle que le film la pose vaut aussi bien pour l'individu que pour la -société. Malaise dans la -civilisation. L'accomplissement de soi par la capacité à détecter un fromage d'exception, la pensée positive dont sa mère est adepte, les errances du désir qu'aucun engagement ne prévient, le sexe qui flirte avec le sordide par la négation consumériste, la carence de plaisir afférente, on comprend bien que sur ces terrains vagues rien aux yeux de Daphne ne s'illumine tel un phare. Pas plus que les pistes qu'ébauchent les rails de coke ou les cigarettes sur canapé. Avec son patron (Tom Vaughan-Lawlor), son nouvel ami au statut incertain David -(Nathaniel Martello-White), sa mère mal portante, Daphne pratique l'art de la dérobade. Il faudra à Daphne pour que la mue s'entame une sorte d'électrochoc. Elle sera témoin d'un violent braquage. Césure plutôt que rupture, Peter Mackie Burns s'en tenant à la retenue plutôt qu'à l'avant-après des démonstrations publicitaires. Pas de démonstration non plus à propos d'un cadre plus large. Il s'exprimera via une émission de radio dans laquelle un analyste revient sur la naissance, dans les années Reagan-Thatcher, de la « théorie du ruissellement », qui n'enrichit à ce jour que les riches et enfonce les très nombreux autres dans la pauvreté et le chaos. Au psychologue sur ordonnance que Daphne consultera sur avis d'une police que soucient les répliques post-traumatiques, Daphne fera tout de même part de son fardeau le plus pesant, le sentiment d'impuissance qui l'a assailli. Au retentissement de la déflagration intérieure, pas de remèdes flagrants. La jeune femme dont on a appris qu'elle portait le patronyme de « Vitale » imprimera à l'existence dont elle reprend le cours des secousses sismiques peu spectaculaires. Ses comportements s'infléchiront sans que parfois il y paraisse beaucoup tant l'étude psychologique est délicatement menée.

La réalisation dans son ensemble, la révélation d'une actrice qui habite son premier rôle de premier plan, les seconds rôles pertinents et soignés, tout concourt à la sympathie du spectateur, terme profond. Aucun de nous n'en a fini de trébucher pour s'extraire des impasses.

La bande originale est un vrai bonheur, qui se poursuit en sortant, avec la chanson de Lou Reed I Found a Reason. « J'ai trouvé une raison. » **L'Humanité**

Pour son premier long-métrage (prolongement d'un court-métrage réalisé quelques années plus tôt avec son coscénariste Nico Mensinga), le Britannique Peter Mackie Burns signe une étude psychologique piquante autour d'une jeune femme taillée pour la jungle urbaine et farouchement indépendante. Bien consciente d'appartenir à une génération de femmes libres, Daphné entend bien ne s'embarrasser d'aucune contrainte. Elle ne fait aucun effort pour être aimable et si certains s'aventurent à la draguer, ce qu'elle apprécie le plus chez eux, c'est qu'ils aient quitté son lit avant l'aube. De la même manière, elle n'a que faire des conseils et des marques de tendresse de sa mère dont elle tente de s'affranchir au maximum au point de la rudoyer parfois violemment.

Comme le proclamait déjà en 1984 le tube interprété par le groupe strasbourgeois Cookie Dingler « Etre une femme libérée, tu sais, c'est pas si facile ». Alors elle boit un peu trop, fume quelques substances illicites, entretient une relation d'amitié amoureuse trouble avec son patron et multiplie les subterfuges pour se persuader qu'elle s'est fabriqué une vie idéale. Malgré l'humour et l'énergie dont elle entoure chacun de ses actes, elle finit surtout par développer une forme de cynisme destiné à cacher son incapacité à gérer ses rapports avec les autres et la souffrance qui en découle, dont elle refuse de mesurer l'étendue. L'événement violent auquel elle est mêlée bien malgré elle ouvre une brèche dans sa vie et laisse entrevoir une facette insoupçonnée de sa personnalité.

Si l'histoire est agréablement écrite, elle n'en demeure pas moins assez banale. C'est du côté d'une interprétation toute en finesse que se situe l'intérêt de cette première œuvre originale. Emily Beecham (déjà vue aux côtés de Ralph Fiennes dans *Ave César*, la comédie des frères Coen) campe avec une justesse épatante cette jeune femme forte et fragile bien éloignée des stéréotypes féminins habituellement véhiculés par le cinéma. Tour à tour charmante et sarcastique, drôle et désarmante, elle est de toutes les scènes. Amoureusement, la caméra la filme dans les moindres détails de sa vie, de loin, de près ou perdue au milieu de la foule tout en évitant cependant les plans trop rapprochés afin de bien persuader le spectateur de la distance psychologique que notre héroïne tient à imposer aux autres. Pendant que les images panoramiques du quartier londonien d'Elephant and Castle jouent sur les contrastes entre la froideur des immeubles de verre et la vivacité du métissage culturel, la silhouette de la gracieuse Emily, sa chevelure rousse et son minois avenant se heurtent au caractère brut de son personnage nous brinquebalant sans répit entre attachement et rejet. Si l'intrigue ne lâche pas d'un pouce cette prometteuse actrice au charisme indéniable, elle prend le temps de s'arrêter sur une galerie de

personnages attachants (un patron compréhensif, une mère aimante, un videur de boîte de nuit amusé et amusant), propres à animer une progression narrative décousue, émaillée de raccourcis tacites au point d'emmener le spectateur à la limite d'un sentiment de monotonie. Pourtant, la liberté de ton alliée à un casting impeccable devrait séduire tous ceux qui aux routes toutes tracées préfèrent les chemins de traverse à la rencontre de personnages non conventionnels. aVoir-aLire

Filmographie de Emily Beecham

2006 - Bon Voyage de John Fawcett : Rachel Aldred
2007 - 28 semaines plus tard de Juan Carlos Fresnadillo : Karen
2007 - Rise of the Footsoldier de Julian Gilbey : Kelly
2007 - Miss Marple (le film) : Elvira Blake
2009 - The Calling de Jan Dunn : Joanna
2010 - Basement d'Asham Kamboj : Pru
2010 - Pulse : Stella Hamilton
2013 - The Thirteenth Tale de James Kent : Isabelle Angelfield
2016 - Ave, César ! des frères Coen : Diedre
2017 : Daphne de Peter Mackie Burns : Daphné

Daphné est donc un portrait, reposant avant tout sur les épaules de son personnage et de l'actrice qui l'interprète merveilleusement, Emily Beecham - sorte de croisement entre Vanessa Redgrave et Gena Rowlands. Mais cette jeune femme serait sans doute très irritante si elle n'était filmée avec tant de tact par un cinéaste qui, ne renchérissant jamais sur ses excès, sait la regarder, et donc nous la donner à voir, avec une attention et une douceur qu'elle se refuse à elle-même. Ancrant son récit dans le Londres cosmopolite du quartier d'Elephant and Castle, il échappe au tout-venant du naturalisme à l'anglaise par une mise en scène tenue et économe, délicatement attentive aux lumières, à l'harmonie des couleurs. Libération

Cette même semaine, du 27 juin au 3 juillet
FOXTROT de Samuel Maoz – 1h53 – VO

La semaine prochaine du 4 au 10 juillet
WOMAN AT WAR en sortie nationale

MANHATTAN STORIES film
découverte le mercredi 4 juillet à 19h tarif à
3€ pour les adhérents

Jeune public avec
**WILLY ET LES GARDIENS DU
LAC** 1h11 animation